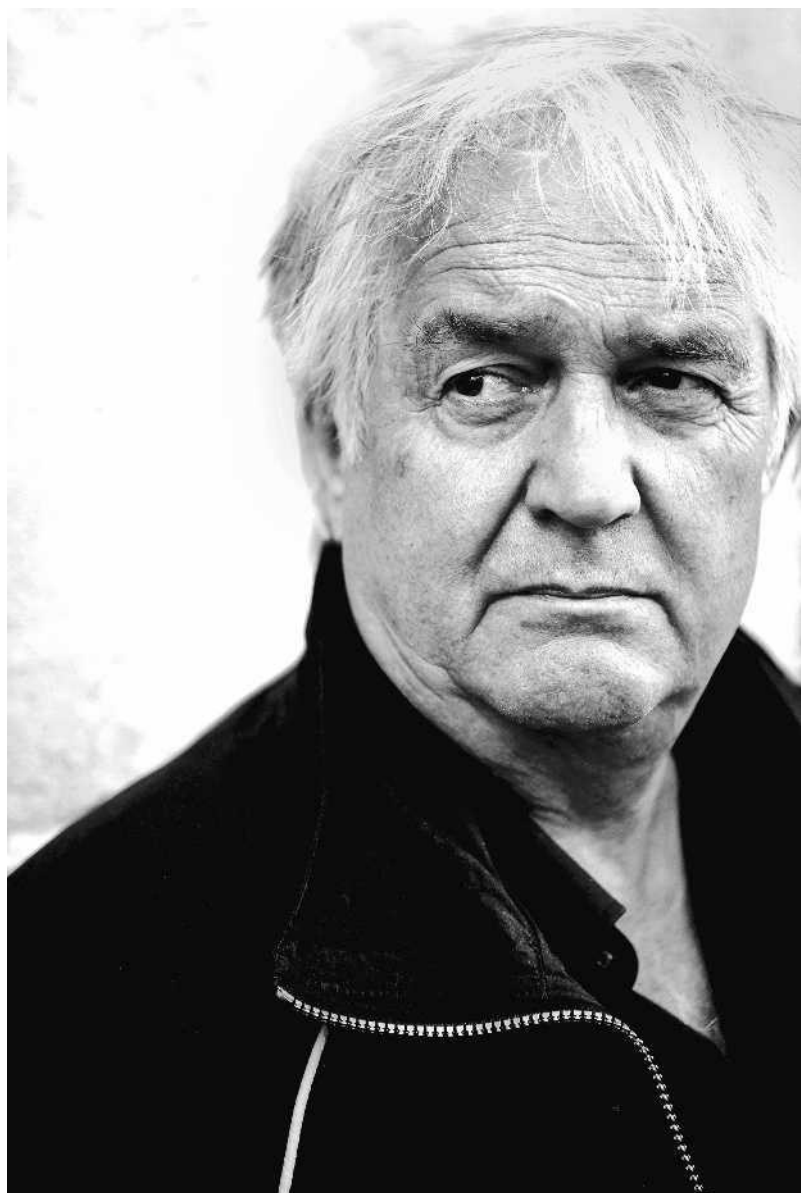






MANKELL (PAR) MANKELL



« La créativité est la pierre angulaire de ma vie. » PHOTO : LINA IKSE BERGMAN

*KIRSTEN JACOBSEN*

MANKELL  
(PAR) MANKELL

Un portrait

TRADUIT DU DANOIS ET DU SUÉDOIS  
PAR ANNA GIBSON

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

CE LIVRE EST ÉDITÉ PAR ANNE FREYER-MAUTHNER

Titre original : *Mankell (om) Mankell*  
© original : Kirsten Jacobsen, 2011  
Éditeur original : Gyldendal, Copenhague  
ISBN : 978-87-02-10898-9

Cette traduction est publiée en accord avec  
l'agence littéraire Leonhardt & Hoier, Copenhague

ISBN 978-2-02-110715-9

© Octobre 2013, Éditions du Seuil pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

# New Delhi

2011

Laissez-moi faire ce que je fais le mieux – raconter des histoires, et illustrer ainsi ma vision du monde. Je crois que la façon que j’ai de raconter donne peut-être la meilleure image de qui je suis.

HENNING MANKELL

« Chers amis. »

La salle est austère : murs blancs tachés, tubes fluorescents au plafond et ventilateurs qui bourdonnent ; le public se compose d’étudiants indiens, garçons et filles en proportion égale. Henning Mankell les salue et enchaîne par une question :

« Combien d’entre vous rêvent de devenir écrivain ? »

Trois ou quatre mains se lèvent.

« *I don’t believe you.* » Je ne vous crois pas.

Son anglais est décontracté. Il est à l’université de Delhi, la plus importante université indienne, trois cent vingt mille étudiants.

Depuis des années qu’on lui propose de venir parler, ici à Delhi et au festival de Littérature de Jaipur, c’est la première fois qu’il a accepté l’invitation. Ce genre de contexte lui sied ; il est au mieux de sa forme et son public lui mange déjà dans la main.

« Laissez-moi vous raconter une histoire. Je suis ici devant vous en tant que conteur, alors c'est logique. Comme vous le savez, j'ai passé une grande partie de ma vie sur le continent africain, principalement au Mozambique – je reviendrai plus tard sur les raisons qui m'ont conduit là-bas.

« Au début des années 1980, le pays était en ruine suite à une terrible guerre civile. Des groupes de mercenaires et de bandits à la solde du régime d'apartheid qui sévissait encore en Afrique du Sud s'évertuaient à répandre la confusion et la peur au Mozambique. C'était une période terrifiante. Il n'est pas une seule personne qui n'ait alors subi d'une manière ou d'une autre les pires souffrances. Je me trouvais dans le nord du pays, dans la province de Cabo Delgado, à la frontière tanzanienne. Un jour, je me dirigeais à pied vers un village ; la zone avait été détruite, les récoltes brûlées, tout sentait la mort, la misère et la souffrance.

« Soudain j'ai vu un garçon venir vers moi sur le sentier. Il était âgé d'une quinzaine d'années, très maigre, sûrement affamé, et vêtu de loques. Mais ce que j'ai vu en baissant les yeux, je ne l'oublierai jamais. Il avait peint des chaussures sur ses pieds.

« À l'aide de végétaux, il avait fabriqué de la teinture pour peindre les chaussures qu'il ne possédait pas. J'ai pensé : voilà donc jusqu'où peuvent aller la force et la volonté d'un être humain pour préserver sa dignité, y compris dans les moments de pire détresse. En se peignant à lui-même des chaussures, ce garçon se ménage aussi un espoir d'avenir. C'est un homme qui résiste, *a man of resistance*.

« Je ne sais pas ce qui est arrivé à ce jeune homme. Je ne connais même pas son nom. Selon toute vraisemblance il est mort, mais pour moi il est vivant. Il m'a montré l'une des choses les plus importantes qui soient, c'est que, même dans les situations de misère extrême, nous avons, nous



autres humains, une faculté inouïe de défendre notre dignité et de résister.

« Il peut survenir un jour, pour chacun d'entre nous, où nous devons nous rappeler que nous possédons cette faculté, qu'il existe une issue, que nous pouvons préserver notre dignité quelles que soient les circonstances. Et opposer une résistance aux forces du mal et de l'oppression qui hantent encore le monde dans lequel nous vivons.

« Nous avons tous la faculté de nous peindre des chaussures aux pieds.

« L'image de ce jeune homme est devant moi quand j'écris mes romans, mes pièces, mes scénarios. J'imagine que tout écrivain écrit le genre de livres qu'il ou elle a envie de lire, mais moi, j'écris aussi pour ce garçon. Il sera toujours mon premier lecteur, bien qu'il soit sans doute mort et, même s'il est toujours en vie, très probablement analphabète.

« Ce que je viens de vous raconter s'est produit dans la réalité, mais ce pourrait tout aussi bien être une histoire que j'aurais inventée. Selon ma façon de voir, il n'y a qu'une seule définition du mot fiction : écrire comment les choses *auraient pu* se passer, même si elles ne se sont pas nécessairement passées ainsi. Pour moi, ce n'est pas plus compliqué que cela. »

Henning Mankell se tait et observe quelques instants de silence.



# Göteborg

2010

C'est ça, la Suède, pensa-t-il. Les arbres, le vent, le froid. Du gravier et de la mousse. Une personne seule au fond d'une forêt.

*Le Retour du professeur de danse*

Pourquoi a-t-il accepté ?

Peu avant midi, par un jour brumeux du mois d'août, le ferry de la Stena Line trace sa route entre les îles du magnifique archipel de Göteborg, deuxième plus grande ville de Suède. Parvenu à l'embouchure du Göta älv, il pivote lentement sur lui-même et accoste le quai de Masthugget.

Soudain la lumière change et la pluie fouette le pont avec une violence telle que les gouttes font des ricochets. Comme un signe précurseur pour nous qui sommes en route vers le pays de Kurt Wallander, où le modèle suédois présente son visage le plus froid et le plus exposé. La métaphore s'arrête là, car le territoire de chasse du commissaire ne se situe pas au milieu des rochers granitiques de la côte ouest, mais quelque trois cents kilomètres plus au sud, au bord de la Baltique, dans la petite ville portuaire d'Ystad entourée de ses villages, de ses champs et de ses forêts de feuillus.

Mais c'est ici, à Göteborg, que je m'appête à rencontrer

son créateur. L'homme qui, au début des années 1990, après neuf romans encensés par la critique, a voulu mettre en garde ses compatriotes contre le péril du racisme et qui, en publiant *Meurtriers sans visage*, premier volume de la série Wallander, a comblé le vide laissé par Sjöwall et Wahlöö, le couple mythique du polar suédois. Avec ce livre, il a allumé le flambeau d'une nouvelle génération ; mais sa maîtrise stylistique et la force de ses personnages font que peu l'ont à ce jour égalé. Son collègue britannique John Harvey n'a d'ailleurs pas hésité à dire, lors d'une émission diffusée sur la BBC, qu'il était *The Master of Crime Fiction*, le Maître du Roman Noir. Ce qui ne l'empêche pas de fuir toute publicité faite autour de sa personne et d'avoir toujours refusé les projets du type de celui que je m'appête à lui soumettre – peu importe que la demande émane de la Suède ou de l'étranger.

L'hôtel est situé sur Kungsporsavenyn, couramment appelée *Avenyn* (l'Avenue), principale artère du centre de Göteborg.

Le hall d'accueil est aéré, spacieux ; derrière la réception, un cyclorama dont le matériau évoque de la peau d'éléphant dorée. Les clients, principalement des hommes en trench, se croisent en traînant qui sa valise, qui son sac de golf.

Cinq minutes avant l'heure convenue, il franchit la porte tambour. Facile à reconnaître, bien que son visage soit plus marqué que sur la plupart des photos. Un homme charismatique, bronzé, animé, cheveux gris mi-longs. Il porte une veste en coton de modèle classique, les boutons sont cachés dans la doublure.

« Henning Mankell », dit-il en esquissant un sourire, la main tendue.

Je remarque qu'il prononce son nom de famille en accentuant non pas la seconde, mais la première syllabe.

« D'habitude je me mets là-bas, dans le coin, mais

aujourd'hui je vois qu'il y a des ouvriers qui travaillent, on va au bar ? »

Il choisit une table isolée près de la baie vitrée donnant sur une pelouse ; nous commandons un café, un thé, de l'eau minérale, et il démarre l'entretien.

« Que me veux-tu ?

– Écrire un livre sur toi<sup>1</sup>.

– Ça, je le sais. On t'a examinée sous toutes les coutures, sinon je ne serais pas là.

– Je compte m'appuyer sur tes romans et dans une moindre mesure sur tes pièces de théâtre.

– J'ai consacré près de la moitié de ma vie au théâtre.

– Il est difficile de transmettre des expériences théâtrales ; les mises en scène sont très diverses, différentes aussi d'un pays à l'autre. On pourrait dire que c'est un art de l'instant ; il nous manquerait un cadre de référence commun. À l'inverse, tout le monde peut acheter ou emprunter tes livres.

– Tout le monde, vraiment ? »

Il me regarde comme s'il regrettait déjà d'être venu. Puis il se lance :

« L'énorme importance du théâtre, en dehors de la sphère privilégiée où nous vivons, toi et moi, c'est qu'on peut donner à voir de grandes œuvres partout, en Afrique, en Inde, en Amérique du Sud, en Chine, à des gens qui ne savent pas lire !!! On permet à des personnes qui ne savent pas lire d'éprouver la magie de Shakespeare, des Grecs de l'Antiquité, de Tennessee Williams, Ibsen, Strindberg, Dickens, Holberg ou Dario Fo. Le théâtre vivant atteint plus de gens que ne le font les livres et il pénètre dans les endroits les plus reculés et les plus isolés, y compris les camps de réfugiés. »

1. Le tutoiement est généralisé en Scandinavie depuis les années 1970. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Je n'avais jamais pensé au théâtre de cette façon, dans une perspective globale.

Il s'est débarrassé de sa veste sur le dossier d'un fauteuil, et on entend bourdonner son iPhone, mais il ne le prend pas. Pas du genre à se laisser distraire, apparemment. La chemise bleu marine qu'il porte par-dessus le pantalon est assortie à ses yeux. Il a posé sur la table un agenda en cuir couleur café au lait. Il dégage de la présence, de l'intensité, mais aussi une légère agitation. Il consulte son agenda.

« Combien de temps veux-tu ?

– Tout le temps que tu voudras bien me consacrer.

– Sois plus concrète. »

Deux clients qui se dirigent vers les toilettes le reconnaissent au passage et se fendent d'un sourire. Il reste impassible.

« Bon, enchaîne-t-il en avalant une gorgée de son thé. On va vite voir ce qu'il en est. On commence tout de suite. »

Il n'aime pas se répandre en préambules. De ce point de vue, on se ressemble assez.

Il apparaît qu'il y a autant de rendez-vous et de voyages à l'étranger prévus dans l'agenda de Henning Mankell que de titres Wallander sur les étagères de ses millions de fans à travers le monde : Japon, Chine, Corée, Vietnam, Thaïlande, Moyen-Orient, Europe de l'Est, Scandinavie, Allemagne, Grande-Bretagne, France, Italie, Espagne, États-Unis, Canada, Brésil.

Comment cet homme-là a-t-il le temps d'écrire ne serait-ce qu'une ligne ?

Il semble saisir au vol ma question muette.

« Je vais te raconter une histoire, dit-il. C'est un petit oiseau en Amazonie. Dès l'instant où il ouvre ses ailes et s'envole pour la première fois, *il faut* qu'il vole. S'il se pose

quelque part, il meurt. Bien entendu, c'est impossible, les oiseaux sont tous obligés de se poser de temps en temps, entre autres pour qu'il y ait un jour des œufs et des petits ; mais c'est un oiseau mythique. Je m'identifie beaucoup à lui – à cet oiseau qui doit voler, voler sans cesse jusqu'à ce qu'il ne le puisse plus. Quand ses forces s'épuisent et qu'il se pose pour récupérer, c'est fini. J'aime bien me comparer à un oiseau qui n'existe pas.

« Il y a aussi le privilège de n'avoir jamais été dépendant d'un lieu de travail fixe. J'ai tout de suite dû me rendre à l'évidence qu'il n'y aurait pas, en ce qui me concerne, une table  $x$  dans un lieu  $x$  sous une fenêtre  $x$  avec un vase  $x$  posé sur un rebord  $x$ . J'ai dû apprendre à travailler de façon concentrée où que je sois. C'est une chose que je sais bien faire maintenant, je peux être n'importe où et m'abstraire complètement du contexte. Ça me donne une grande liberté.

« Je me sens comme un nomade. Je peux écrire dans les avions, dans les chambres d'hôtel, seul ou en compagnie, sur tous les continents. Je pourrais rester ici en face de toi et écrire un chapitre, puis aller m'asseoir à une autre table et écrire le chapitre suivant. »

Il faut croire que je dissimule mal mon scepticisme et mon envie, car il ajoute :

« Le lieu de travail le plus étonnant que j'aie eu, c'était à Stockholm il y a bien longtemps. J'avais vingt ans, j'étais fauché, on m'avait prêté un appartement vide. Pas de meubles, pas d'éclairage, pas de lit. Je dormais par terre, mais j'ai vite découvert qu'il y avait dans le four une petite ampoule qui s'allumait quand on ouvrait la porte. Cette ampoule est devenue ma lampe et la porte du four ma table. J'y ai bien travaillé.

« La créativité est la pierre angulaire de ma vie. Une activité sensuelle, depuis le début. Un mot plus un mot plus

un mot, ça fait une phrase. Une phrase plus une phrase plus une phrase, ça fait une histoire. Je *crois* aux histoires. Le lecteur est invité à une fête, je l'invite à ma table, il partage mon repas. »

Je cite l'écrivain danois Klaus Rifbjerg disant de la création artistique qu'elle était « une sublimation de la pulsion érotique ».

« C'est clair que l'érotisme est ce qu'il y a de plus fort dans la vie humaine et que l'acte d'écrire peut procurer une tension quasi érotique, répond-il en se carrant dans le fauteuil pendant que ses mains glissent sur ses cheveux, les rassemblent sur la nuque puis les relâchent.

« Je ne veux pas employer le terme de bonheur, car c'est un cliché : bonheur/malheur. Mais je ressens une forme de *sens* quand j'écris. C'est le noyau même de la créativité que de pouvoir se transformer. Quelqu'un a fait le compte : au cours de ma vie d'écrivain, j'ai imaginé environ deux mille personnages différents.

« Il y a un peu de moi dans chacun d'entre eux, enfants, femmes, vieillards, Chinois, Africains, Danois, qu'importe. Je suis un fragment, grand ou minuscule, de ces milliers de personnages-là. Je mets de petits bouts de moi dedans. Voilà. »

Sachant que c'est précisément là le champ que je voudrais cerner, il enchaîne :

« Mes livres débutent toujours par une question que je me pose à moi-même depuis un certain temps : *Comment se fait-il que...* ? J'y réfléchis, j'en examine les différents aspects, et quand je sais tout ce que j'ai besoin de savoir, j'écris. Parfois je commence par la fin, ou par le milieu ; parfois j'écris dans l'ordre chronologique. Je crois à l'idéal des Lumières. On peut dire que je suis un encyclopédiste. Je crois à la raison, à l'être humain rationnel, à la connaissance.

« Le monde évolue à grande vitesse, mais écrivons-nous



de meilleurs poèmes d'amour que ne le faisait Pétrarque ? Non ! L'être humain est né pour la lenteur. La force de la démocratie, c'est précisément d'être lente. La lenteur est ce qui nous convient le mieux. Dans nos pays, un dirigeant efficace est censé prendre des décisions rapides. Mais pour un regard africain, un homme qui prend des décisions rapides est un homme naïf.

« Nous savons bien que le pays de l'enfance, tel que nous l'avons connu et aimé, n'existe plus. Mais je crois que ce pays existe à l'intérieur de nous comme une ombre mentale. On parle beaucoup de la *maison d'enfance*... Je ne crois pas qu'il s'agisse nécessairement d'une maison au sens physique, concret. De même on parle beaucoup de nos racines... Je crois qu'on peut avoir des racines à différents endroits. Et cultiver le pays qu'on a dans la tête de la même façon qu'on cultive la terre sur laquelle nous marchons.

« Les experts affirment que seul l'hémisphère gauche du cerveau a la capacité de se développer. L'hémisphère droit – les sentiments – est déjà à son degré maximal d'évolution et je dois dire que cela m'inquiète. »

Ses admirateurs de longue date savent qu'il n'y a pas que le potentiel d'évolution de l'hémisphère droit qui inquiète Henning Mankell. Il y a aussi, pour ne prendre qu'un exemple, cette question que posent plusieurs de ses romans et qu'on trouve sous forme condensée dans une phrase du thriller *Le Chinois* : « Comment avait-on pu en arriver à ce que les fondements mêmes de la démocratie soient menacés par un système judiciaire chancelant ? » La critique sociale et la lutte pour un monde plus juste traversent toute l'œuvre de Mankell, de façon plus radicale et plus cohérente que chez d'autres auteurs dans son sillage. Tous les romans de la série Wallander sans exception ont pour thèmes – outre l'intrigue

policière et la vie physique et sentimentale désastreuse du commissaire – la démocratie, sa force et sa vulnérabilité, la perte du sentiment de sécurité, l'isolement humain, le manque de solidarité ; au fond, si on veut résumer, il est toujours question du démantèlement de l'État-providence.

Je l'interroge là-dessus :

« Wallander ne partage pas ton analyse politique...

– Non, et dans le dernier livre de la série, *L'Homme inquiet*, il en prend conscience. Il s'aperçoit qu'il est passé à côté de la politique.

« Il a perdu, ou choisi d'ignorer, une part très importante de la vie, à savoir qu'on *est* un être politique, qu'on le veuille ou non, parce qu'on vit selon les termes d'un contrat conclu avec les autres. Voilà ce que Kurt Wallander n'a pas voulu voir. Il a voté aux élections mais, le reste du temps, la politique s'est toujours réduite pour lui à une source d'irritation – les impôts qui augmentent – et à l'opinion que les politiciens étaient en général plutôt stupides.

« Il ne s'est jamais vu comme faisant partie du paysage politique. De ce côté-là, il y a évidemment une grande différence entre lui et moi. C'est délibéré, pour la raison que la plupart des gens fonctionnent ainsi et refusent de voir leur appartenance au paysage politique. Ils nient cette réalité, et c'est là l'une des principales menaces pesant sur la démocratie : que les citoyens soient de plus en plus nombreux à exprimer le fait qu'ils ne s'en sentent plus partie prenante.

« On retrouve cela à plein d'endroits du monde ; mais en Suède, je prétends que le processus a été enclenché en 1963, quand nous avons instauré le regroupement des communes. D'un coup, les prises de décision se sont éloignées de plusieurs dizaines de kilomètres de l'endroit où ces résolutions allaient être appliquées. À partir de là, le sentiment qu'avaient

les gens de pouvoir s'identifier aux décisions politiques s'est vidé de sa substance. Et c'est pourquoi j'affirme que l'un des tournants les plus décisifs et les plus dangereux de l'histoire politique suédoise a été pris à ce moment-là, quand nous sommes passés des petites communes aux communautés de communes.

– Tu as grandi pour ta part dans les années 1950 dans une petite bourgade de la province de Härjedalen, avec ton frère et ta sœur, tous les trois élevés par votre père... »

Henning Mankell semble sur le point de me demander où je veux en venir, mais il se ravise et choisit finalement de répondre.

« Je suis né à Stockholm, mais la relation compliquée et malheureuse qui existait entre mes parents a amené mon père à comprendre qu'il allait devoir s'occuper seul de nous. Ce n'était pas habituel dans ces années-là, surtout pour un homme dans sa position, mais ma mère nous avait abandonnés. Mon père était juge, autrement dit il incarnait l'instance juridique suprême. Il a donc choisi de quitter la capitale et de s'installer dans une petite localité où il imaginait sans doute qu'il serait plus simple de s'occuper à la fois de sa famille et de son travail. C'était un sacrifice, car en quittant Stockholm il a quitté tout ce qu'il connaissait et aimait, entre autres le monde de la musique. Mais c'était le bon choix, bien sûr, parce qu'il était malgré tout plus facile d'assumer dans une petite ville le quotidien d'homme et de père isolé.

« Je suis donc arrivé à Sveg quand j'avais un peu plus d'un an. Mon premier souvenir de là-bas, c'est la neige. Mon premier souvenir tout court, d'ailleurs, la première image identifiable : les rideaux de la chambre s'écartent ; il a neigé pendant la nuit ; dehors tout est blanc. La neige m'a fait une très forte impression. La neige et l'obscurité. Le blanc et le noir. Le doux et le dur.

– Quelles conséquences cette enfance a-t-elle eues pour toi ? »  
Henning Mankell se penche par-dessus la table.

« Laisse-moi te raconter une chose qui m’est arrivée quand j’étais enfant. J’étais en voiture avec mon père. Soudain – mais très prudemment – il a freiné au beau milieu de la route de campagne déserte. “Regarde là-bas, m’a-t-il dit à voix basse. Regarde, là, sur la pierre.” J’ai tourné la tête et je l’ai vu : un lynx ! Le grand félin qui vit dans les forêts de Suède et de Norvège. C’est un animal *extrêmement* rare, et rien que le fait de *voir* une créature pareille... ! Nous étions là, silencieux, dans la voiture, retenant notre souffle. Nous le regardions. Il nous regardait. Puis il a tourné la tête, il a sauté au bas de la pierre, gracieux comme un chat, et il a disparu dans la forêt. Ça reste l’un des instants magiques de ma vie. Cette vision, cette découverte qu’il existe dans les forêts une vie secrète – cela compte beaucoup pour moi.

« Bien des années plus tard, une nuit dans le désert du Kalahari, dans la lumière bleutée du clair de lune, j’ai pensé : on se croirait à Sveg ! Une nuit d’hiver dans le Härjedalen, avec le reflet bleu de la lune sur la neige blanche, ça ressemble au désert du Kalahari. Ainsi on pourrait dire que chaque paysage contient tous les autres paysages. On croise des forêts touffues en Afrique et des steppes infinies dans le nord de la Suède.

« Je suis très attentif aux paysages. Ils me fascinent, de même que l’influence qu’ils ont sur les êtres humains. Ce que peut signifier pour les gens un paysage ouvert, ou au contraire un paysage de montagne, ou bien un paysage de forêt... Et je les ai tous à l’intérieur de moi. Quand je rêve, les paysages se confondent. Parfois je rêve que je marche dans le désert en Afrique, ou dans la brousse, il fait une chaleur insoutenable ; soudain je suis dans une forêt de pins